

Comment le désir masculin peut-il s'ériger ?

Marie Christine Laznik

Le film de Claude Berry, *La débandade*, est une parabole. Un homme de la fin de la cinquantaine s'inquiète de ne plus pouvoir tenir aussi glorieusement érigé l'organe avec lequel il rend hommage à sa femme. A l'acmé de sa carrière, on aurait pu croire que cet expert international aurait trouvé dans sa notoriété de quoi asseoir son assurance phallique. Aux yeux de ceux qui l'entourent professionnellement, il va de soi qu'il en a, du phallus. Mais ni cela, ni son immense culture ne semblent plus guère impressionner sa femme. Et puis, une belle carrière, elle aussi en a à présent.

Un cours de sexualité pour les sexes

Alors, il s'entête ; c'est de son pauvre petit organe qu'il veut des preuves indubitables de puissance. Il consulte donc et le film prend pour un temps l'aspect amusant d'un cours de sexualité pour futurs sexagénaires. Il met à plat un certain nombre de sujets qui restent tabous. Phénomène de société, depuis la sortie du viagra, le nombre de consultations pour impuissance ou difficultés érectiles s'est multipliés par dix, en un an. Nous allons donc tout apprendre sur les E. D., les *erectile dysfunctions*, comme disent les américains. Que notre homme ait quelques problèmes de vasodilatation dus à un diabète débutant reste secondaire dans ce film qui traite, avant tout, du désir masculin et de ses conditions. Sur un ton léger, de ce Woody Allen à la

française, nous allons voir défiler la panoplie des outils censés permettre à la verge de se donner un air phallique. Le côté badin permet d'occulter l'angoisse de castration que ces appareillages suscitent ; d'ailleurs face aux piqûres et ventouses diverses la salle rit nerveusement, tout comme l'épouse du protagoniste, emmenée d'office chez l'andrologue sexologue.

Du côté de sa femme

Son rire comporte sans doute une certaine revanche inconsciente et bien féminine sur ce pénis envié. La psychanalyse nous enseigne qu'il n'y a pas de féminité possible sans cette *envie du pénis* si injustement malfamée. C'est sans doute ce qui la mène à refuser péremptoirement le viagra. Qu'il ne bande plus si bien, cela ne la dérange pas, elle le dit explicitement. Certes, elle l'aime, cela est indubitable dans le film, elle souhaite même l'entourer et le protéger sur un mode assez maternel ce qui lui confère une certaine hauteur sur son mari. Qu'il la fasse jouir autrement lui suffit bien et que l'organe envié dans l'inconscient de l'enfance ne puisse plus venir lui exhiber sa splendeur phallique, tant mieux ; elle n'aura plus à ressentir l'humiliante blessure d'en être, comme toute femme, privée. C'est peut être la dimension qui confère au personnage féminin, délicieusement joué par Fanny Ardant, une certaine épaisseur subjective. Sa beauté incontestable semble là servir surtout à éliminer de la crise du milieu de la vie la variable féminine ; le problème du désir masculin se retrouvant ainsi isolé à l'état pur. C'est ce qui confère à ce film sinon un caractère de démonstration tout au moins de parabole. Car ce qui se passe quand le désir d'un homme se met à défaillir, c'est que sa femme – elle-même souvent autour de la cinquantaine – impute cela à ce qu'elle pense être la diminution de ses propres charmes due à l'âge. Il est évident qu'alors, quand son mari va se rassurer auprès d'une autre souvent plus jeune, sa femme ne peut même pas faire l'hypothèse qu'il puisse s'agir d'autre chose que des effets de la perte de sa propre beauté. Dans ce film, le choix d'une actrice de la splendeur de Fanny Ardant va permettre un parti pris simplificateur.

L'autre femme

Quand surgit la blondinette, il est évident qu'elle ne fait pas le poids face à la beauté de la légitime, qu'elle ne risque pas de lui faire ombre. Ce qui le fait courir vers la petite jeunette n'est en aucun cas à chercher du côté du déclin des charmes de sa propre femme. Comme dans un cas d'école, nous allons suivre, dans cette crise du milieu de la vie, les méandres propres au désir masculin, la problématique féminine

équivalente se trouvant exclue. Le film devient alors l'illustration pure et simple de ce que j'avais avancé dans un précédent article ici même¹. J'y disais que, pour que le désir masculin puisse se tenir érigé, deux conditions étaient nécessaires.

Conditions nécessaires au désir masculin pour s'ériger

Première condition

Pour se soutenir sur sa phallicité, il faut que l'homme puisse voir qu'à ses yeux à Elle il en a ; qu'elle l'admire. Pour le héros de *La débandade*, après quinze ans de vie commune, ce n'est plus au regard de sa femme qu'il en est nanti, malgré l'amour qu'elle lui porte, ce qui permet de rappeler qu'*amour et désir* ne sont pas du même registre. Quand à la petite jeunette, ce n'est ni sa beauté ni son sex appeal qu'elle lui apporte, mais son admiration. Stagiaire de son étude, elle boit littéralement du petit lait en l'écoutant discourir sur tel peintre, telle oeuvre d'art ou tel antiquité. Elle en oublie même ce qu'il y a dans son assiette quand il l'emmène dîner dans un beau restaurant ; il parle et, les yeux écarquillée, elle écoute.

Deuxième condition

Pour soutenir son désir pour une femme avec son organe, l'homme vise chez elle un objet qui cause ce désir. Il opère pour cela comme une découpe sur ce corps féminin. Notre héros, lui, trouvait à soutenir son désir sur celles que bas, portes jarretelles et autres dessous affriolants opéraient sur le corps de sa femme ; il se plaint que depuis un certain temps elle ne porte plus que des culottes blanches « Petit Bateau ». Elle n'a plus envie de se prêter à être objet de son désir. Pas plus que de prêter son corps aux jeux de la mascarade, qui, ici dans le film, prennent la forme d'une invite à qu'elle se costume en nonne et lui en prêtre. Ce jeu coquin, comporte une note un tantinet perverse de transgression des interdits, propre aux jeux du désir, ce dont ils ne s'étaient pas privés, quinze ans auparavant. Mais maintenant, c'est fini, elle le renvoie non sans souligner le côté inconvenant et même fou de ses propositions.

1. « Le viagra dans le tiroir ».

Épilogue sympathique

Il arrive à des heures chaque fois plus tardives, ayant même couru des femmes de vie facile, dans l'espoir de trouver auprès d'elles un peu de compréhension quand aux conditions du désir masculin. Une nuit, après encore une malheureuse aventure, il découvre que, sous les draps, sa femme qui feint dormir porte chaussures à talons, guêpières rouge et bas noirs à résilles. Le film se termine sur cette image de la femme aimée qui veut bien, à nouveau, se prêter à être l'objet de son désir d'homme. Cette fin heureuse est possible parce qu'elle n'a pas cru que les difficultés de son mari venaient de la perte de ses charmes. Si seulement certaines femmes de la cinquantaine pouvait penser de même...